

LINGUISTIQUE ANTHROPOGÉNIE ET PHONOSÉMIE MALLARMÉENNE (2008)

La linguistique de l'Anthropogénie n'est pas la **linguistique traductionnelle**, courant de Saussure à Chomski, et qui se limite à rassembler des recettes utiles à la construction de machines à traduction, en usant surtout depuis 1948, des ressources de la Théorie de l'Informatique et de la Cybernétique pour obtenir, ou du moins faciliter, les traductions rapides requises par la globalisation des techniques et des populations. L'Anthropogénie exige une linguistique plus essentielle et plus large, à laquelle se sont exercés depuis longtemps certains philosophes : Patanjali (le 'sanskrit' est compris 'parfait', parce que le son y correspond parfaitement au contenu), le Socrate de Platon, Aristote (pour la syntaxe), Augustin et Wittgenstein (pour l'ontogenèse) ; celle encore qu'ont exercées pratiquement les littérateurs et poètes, mais aussi les camelots sur tous les marchés du monde, les commères à tous coins de rue, les conducteurs de peuples et d'armées sur toutes leurs tribunes. C'est cette linguistique **fondamentale** qu'on trouve dans l'*Anthropogénie* générale au chapitre 10, Musique et langage massifs, puis dans la même Anthropogénie générale aux chapitres 16, Dialectes quand à leurs éléments, et 17, Dialectes quant à leurs pratiques.

Dans la lecture des chapitres des anthropologies locales qui vont suivre, il faudra toujours présupposer cette **linguistique anthropogénique**, laquelle ne croit nullement à « l'arbitraire du signe » de Saussure. Ni à la traductibilité universelle adéquate des langues l'une dans l'autre de Jakobson. Ni à la permutabilité axiomatique de l'Expression et du Contenu de Hjelmslev. Ni à la syntaxe cartésienne universelle de Chomsky, et moins encore à son innéisme langagier. Par contre, elle envisage le langage comme une **pratique phonosémique** réalisant le « destin-parti d'existence » des individus et des groupes, c'est-à-dire leurs topologies, leurs cybernétiques, leurs logico-sémiotiques, leurs présentivités (la pondération qu'il pratiquent entre fonctionnements et présence-absence).

La **phonosémie** n'est pas en ce cas le sens des sons vocaux et instrumentaux que déploie la musique dans son exploitation **insistante** des sons, mais le sens lié à leur caractère **oppositif et distinctif**, quand ils sont exploités comme ces choix que sont les **phonèmes** dans des **matrices de traits** (douze selon Jakobson). C'est cette performance phonématique que, dans *Language* (Cambridge, 1987), David Crystal reconnaît à trois niveaux phylogénétiques. Au départ dans les **idiolectes** : le gazouilli et le babil protophonématique que le nourrisson construit à partir des rapports qu'il observe autour de lui entre des phonèmes de locuteurs avec des actions ou des objets (Augustin, Wittgenstein). Dans les **dialectes**, à mesure qu'un idiolecte se stabilise et compatibilise avec ceux du groupe langagier. Dans les **langues**, lorsque des dialectes, pour des raisons politiques, se soumettent à des dictionnaires et des grammaires, si impératifs que leurs locuteurs finissent par les croire naturels.

Pour dire au lecteur qui parcourra ci-dessous les *Logiques de dix langues indo-européennes* et *l'Histoire langagière de la littérature française*, qu'il serait bon qu'il ait à l'esprit une linguistique suffisante, on pourrait donc lui recommander simplement de prendre connaissance de la « linguistique anthropogénique ». Mais ce serait tautologique, et en tout cas peu parlant. Par bonheur, en 1877, Stéphane Mallarmé a produit *Les mots anglais* et *Thèmes anglais*, qui permettent de pointer la **linguistique anthropogénique** comme **phonosémie mallarméenne**. Avec beaucoup d'avantages et peu d'inconvénients.

Mallarmé est un auteur connu et fort respecté en matière de langage. Il s'est exprimé abondamment sur la théorie : *Mots et thèmes anglais* font trois cents pages serrées de la Pléiade. Il déclare franchement ce qu'il fait : une « **nouvelle science** ». Il voit parfaitement comment les mots donnent lieu à des **phonosémies**, des petits blocs de phonèmes ayant un sens sonore suffisants du moins si on les prend par couples oppositifs ('haut'/'bas', 'ici'/'là', 'here'/'there', 'jetzt'/'da'), et mieux encore si l'on voit qu'ils s'apparentent en **phraties phonosémiques** : ainsi ceux s'initiant par 'b', voire 'bl' : 'blend', 'block', 'blow', 'bluff', 'bole', comme 'spl', 'spr'). Bien plus, dans *Thèmes anglais*, il souligne que l'ordre des mots réalise des **phonosémies syntaxiques**, actualisant par la diversité du décochement du sens, de véritables ontologies et épistémologies différentes, par exemple selon que le Déterminant ('père') se place avant ou après le Déterminé (maison) : 'la maison de mon père', comme en français, ou inversement 'my father's house', comme en anglais, ou en chinois, et dans la plupart des autres langues. Son horizon est **international** ; il part de deux langues indo-européennes, le français et l'anglais, mais en lorgnant (serait-ce à travers les emprunts) vers le Chinois, le Japonais, le Turc.

Enfin, Mallarmé manifeste d'autant mieux la spécificité de sa phonosémie langagière qu'il en mesure la distinction avec les sons de la **musique**, en particulier chez Wagner, qui a exploité à l'extrême les vertus des deux (« Comment croire qu'on puisse faire des adaptations françaises de mes opéras allemands ! », *Journal de Cosima*). D'autre part, il mesure constamment aussi les recouvrements entre phonosémie et **gestes** dans ses chroniques sur la toilette féminine. *La dernière mode* compte 150 pages serrées. Un geste dit plus que cent mots, savait le proverbe chinois.

Enfin, à côté de sa théorie linguistique, Mallarmé a produit des poèmes qui en montrent toutes les potentialités : *Prélude à l'après-midi d'un Faune*, mais surtout, et presque en conclusion de son existence autour de 1900, **Un coup de dés Jamais n'abolira le hasard**. Ce fut le lieu de faire étalage, en plus des ressources du langage parlé, de celles de son **écriture**, où se dévoile le caractère central de la **punctuation**, c'est-à-dire de l'inspiration et de l'expiration dans la production des pensées, et même comment les fonctionnements langagiers sont sans cesse accompagnés de débordements (les blancs, les réorientations, les minuscule et les majuscule) où se trahit la transcendance irrépressible du taux de présence/absence qui transforme tout comportement humain en conduite.

Accessoirement, dans *Un coup de dés Jamais n'abolira le hasard*, Mallarmé a l'avantage de situer ses théories et performances linguistiques à l'occasion d'un thème anthropogénique central, peut-être le plus central : les conceptions de l'**événement** (venir, ex) de la **chance** (cadentia, cadere, tomber, chute). Jusqu'en 1980, même les théories de l'Evolution géologique et biologique avaient toujours, en fin de compte, reposé sur des continuités ; ainsi, le hasard (arabe *hdzr*, dés) était une chance intervenant parmi des possibilités dont on connaissait au moins virtuellement le nombre et la nature ; les six faces des dés, dans les « calculs » des probabilités de Pascal et de Newton. Or, depuis 1980, depuis l'Evolution darwinienne précisée par Eldredge-Gould comme

une suite d'**équilibres ponctués**, il y a lieu de distinguer, selon Ebble (1999), une nouvelle chance infiniment plus radicale, la chance évolutionnaire (**evolutionary chance**), versus les chances probabilistes et statistiques antérieures (**statistical chance**). Assurément, Mallarmé est bien alors encore dans la chance statistique, celle du « Hasard », et du « Nombre », ses mots majuscules ; et ainsi il conclut le MONDE 2, plutôt qu'il n'inaugure le MONDE 3. Comme le fera encore Borges en 1950. Mais ceci, qui est capital s'il s'agit des vues sur l'Univers et sur le Vivant, n'affecte pas ou peu la linguistique, qui seule nous concerne ici.

Avouons-le également, les imprimeries du temps de Mallarmé n'avaient pas les ressources de nos **traitements de texte informatiques**, lesquels favorisent justement une « pensée par équilibres ponctués » quand ils permettent au texte de jouer dans l'instant avec des corps différents, des grandeurs, des écartements (espacements), et permettant même de créer des colonnes de navigation où les équilibres ponctués s'étendent à des systèmes entiers. Mais, dans tous ces cas, Mallarmé a remarqué l'essentiel. Sa « Constellation » au milieu d'un « Naufrage » (« Excepté peut-être une constellation ») ne prévoit pas les « équilibres » gouldiens, mais ne les exclut pas non plus, et les annonce plutôt.

Et l'actuel projet d'un WEB 3.0, *a search engine with a depth*, ne change pas substantiellement ce qui précède. Au contraire, Tim Berners-Lee, un de ses promoteurs, quand il dit qu'appeler **sémantique** ce projet serait présomptueux, et qu'il vaudrait mieux parler de « Web des données », signale indirectement que seule une linguistique naturelle, commune, anthropogénique, « mallarméenne », peut réaliser une sémantique assez innovante pour suivre les innovations biologiques, techniques, comportementales, suivant l'évolutionary chance d'Ebble. Grâce à la vertu extraordinaire du langage, la disponibilité indéfinie de ses phonèmes langagiers, plus recordables que codés.

*